

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—Etats-U., \$3.50. Tout semestre commencé se paie en entier. On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. VII.

No. 39

JEUDI, 29 SEPTEMBRE 1881

Prix du numéro 7 centimes.—Annonces, la ligne, 10 centimes. Toute communication doit être affranchie. Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

AVIS IMPORTANT

L'Opinion Publique est publiée tous les jeudis par les nouveaux propriétaires. L'impression, les gravures, etc., etc., se font à la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND, Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

Le prix d'abonnement pour ceux qui paient d'avance, est de TROIS PIASTRES par année pour le Canada et TROIS PIASTRES ET DEMIE pour les Etats-Unis ; mais on exige de ceux qui ne se conforment pas à cette règle \$3.25 par année s'ils ne paient qu'au bout de trois mois, et \$3.50 s'ils ne règlent qu'à la fin de l'année.

Les lettres d'abonnements ou traitant d'autres affaires doivent être adressées au Gérant de la Compagnie Litho-Burland, au bureau de *L'Opinion Publique*.

Adresser les correspondances littéraires : "Au Rédacteur de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Si une réponse est demandée, il faut envoyer une estampille pour en payer le port.

Lorsqu'on veut obtenir des exemplaires extra du journal, le prix de ces exemplaires, en estampilles ou autres valeurs, doit accompagner la demande.

Nos abonnés à Montréal sont priés de nous faire connaître toute irrégularité dans le service du journal.

L'ANGLETERRE ET SES COLONIES

Il est aussi curieux qu'intéressant pour nous de préciser de temps à autre l'état de nos relations avec la Grande-Bretagne, au point de vue au plus ou moins de solidité du lien colonial, qui nous paraît tantôt très fort, tantôt assez faible, mais toujours élastique puisqu'il résiste à tant de chocs divers. Il y a des jours où la Grande-Bretagne semble nous porter une affection tout maternelle, puis par un brusque retour des choses d'ici-bas, elle semble ne plus tenir à ses colonies. On avait fait, il y a longtemps, le diagnostic de cet état de nos relations et l'on avait fini par croire que les seuls conservateurs tenaient à nous, et que tous les libéraux anglais étaient tous plus ou moins séparatistes.

Les paroles et les déclarations des hommes d'Etat anglais *whigs* ou *tories* nous avaient assez habitués à cette appréciation que M. Gladstone a bien pu modifier dernièrement chez plus d'un *coloniste*.

Au banquet du Lord Maire de Londres, le mois passé, il a tenu un langage que n'aurait pas désavoué naguère son grand et illustre rival d'Israëli. Le premier ministre a surpris un peu son monde en se rangeant, sans que personne l'en eût prié, au nombre des amis des colonies.

Les paroles qu'il a prononcées en cette circonstance méritent d'être notées, comme tout ce qui tombe de la bouche de cet homme d'état éminent, une des gloires de l'Angleterre. "Il n'y a rien de plus faux, a dit M. Gladstone, parmi toutes les faussetés qui remplissent l'atmosphère politique, que cette opinion qui a cours de temps à autre, à savoir : qu'il y a dans ce pays un parti incapable de comprendre les grandes obligations que nous impose le maintien, dans son intégrité, de l'empire colonial de l'Angleterre. Il s'est produit un ensemble d'idées fausses relativement à la nature de cet empire colonial. Elle peut avoir été mal jugée de diverses façons, mais il n'y a pas, dans notre monde politique, d'homme que je connaisse digne du nom d'homme d'état, qui ne comprenne pas que la grande affaire de fonder et de conserver les colonies, a été confiée si visiblement par la Providence au peuple de ce pays, qu'il vaudrait autant pour nous renoncer à notre titre d'Anglais que reculer devant les grands devoirs que nous imposent ces parties de l'empire qui, pour être plus éloignées, n'en sont pas moins des portions intégrales du grand empire britannique."

Voilà une déclaration catégorique fort rassurante, au moins en apparence, pour les unionistes des deux côtés de l'océan. Elle implique l'union dans les bons comme dans les mauvais jours, en paix comme en guerre. Appuyés sur cette déclaration, pouvons-nous être certains que, advenant une guerre entre les Etats-Unis et la Grande-Bretagne, l'Angleterre nous défendrait contre

un ennemi qu'elle aurait attiré chez nous ? Même en lisant entre les lignes, nous ne saurions voir autre chose que les habits rouges volant à notre secours.

Mais M. Gladstone n'a pas toujours tenu un tel langage à notre égard ; il n'a jamais autant cherché à nous rassurer. Nous nous rappelons que c'est sous son régime que les régiments anglais ont dit adieu à nos positions stratégiques. Il y a plus. A peine étions-nous revenus de la pénible impression que nous causait le départ des soldats anglais, qui semblaient emporter virtuellement avec eux le drapeau britannique, que Sir John Young, nommé gouverneur par M. Gladstone, nous faisait, au nom du cabinet de St-James, une déclaration équivalente à un congé. C'était à Québec, en 1869, à un banquet donné par les marchands de cette ville à Sir John Young. Nous étions présents à la fête, et nous nous rappelons encore la surprise que firent naître ces paroles du gouverneur : "L'Angleterre n'a aucun intérêt qui lui soit propre dans ses relations avec les colonies. Ainsi, que cela soit bien entendu, si le Canada désire vivre dans la dépendance de l'Angleterre, l'Angleterre est prête à le défendre, mais s'il veut se séparer d'elle, cette séparation s'opérera à l'amiable : la Grande-Bretagne se montrera généreuse et libérale, et il est à présumer qu'elle se fera un ami et un allié dévoué. Mais encore une fois, il appartient au Canada de décider de son sort. Quelque soit le vœu du peuple du Canada, j'espère que la Providence éclairera les chefs de la nation, afin que le Canada devienne un pays riche et prospère."

Ces paroles de Sir John Young, qui venait de recevoir ses instructions de M. Gladstone, ne ressemblent-elles pas à une invitation à la séparation ? C'est ainsi qu'elles furent interprétées alors dans bien des cercles politiques. Cette interprétation paraissait d'autant plus logique que les doctrinaires de Manchester, amis de M. Gladstone, et une foule de journaux inféodés à son parti ne cessaient de prêcher la séparation. Dans tous les cas, elle mit à l'aise ceux qui, parmi nous, avaient à s'occuper de nos destinées futures et, dès ce moment, il fut possible de parler soit d'indépendance, soit d'annexion, sans être taxé de trahison.

M. Thiers, qui avait bien ses raisons de parler ainsi, disait que l'homme politique qui se flûte de n'avoir jamais changé d'opinion, est un imbécile. A ce compte là, M. Gladstone s'est montré bien intelligent dans cette affaire, comme il l'est immensément du reste en tout, car entre les paroles autorisées de Sir John Young et son discours au banquet du Lord-Maire, il y a un immense changement. On se demande tout naturellement quel est le motif qui l'a amené à faire sa dernière déclaration ? Sur ce point, bien des hypothèses sont permises. A-t-il voulu donner une leçon à un grand nombre de ses amis qui nous croient assez forts pour marcher seuls, ou qui pensent que l'Angleterre serait elle-même plus forte sans ses colonies ? Ou bien a-t-il voulu réparer la fâcheuse impression que produisit en Angleterre, et surtout aux colonies, la nouvelle que M. Gladstone, pour plaire aux radicaux et aux députés irlandais, avait retranché du *land bill* la clause destinée à favoriser l'immigration irlandaise au Canada ? Ou bien, M. Gladstone s'aperçoit-il que le Canada offre aujourd'hui un meilleur marché, qu'en 1869, aux produits anglais ? Dans cette dernière hypothèse, il serait d'accord avec les manufacturiers des grandes villes qui ont protesté dernièrement contre le tarif canadien.

C'est peut-être dans des motifs d'intérêt que nous trouverons le mobile de ce regain d'amitié pour les colonies qui se manifeste en Angleterre, non-seulement chez M. Gladstone, mais un peu partout. Le sentiment y entre pour peu de chose. Le sentiment en politique paraît avoir fait son temps.

Nous en sommes arrivés à un peu nous-mêmes, et il ne manque pas de Canadiens qui se placent au point des intérêts matériels pour apprécier la question de nos relations avec la Grande-Bretagne. Puisque celle-ci fait dépendre son attachement pour nous du plus ou moins d'avantages qu'elle attend de sa colonie, pourquoi notre amour pour notre mère-patrie ne varierait-il pas selon les chances de profit que nous voyons dans l'union ?

Est-il beaucoup de Canadiens qui, aujourd'hui, voudraient courir les aventures d'une guerre avec les Etats-

Unis pour le compte de l'Angleterre ? La partie la plus belliqueuse de notre population, notre brave milice, ne serait même pas unanime à courir aux armes. Et l'Angleterre elle-même tirerait-elle l'épée pour nous défendre ? Nous devons le croire si nous devons prendre au pied de la lettre les professions d'amitié qui éclatent dans les grands dîners, entre la poire et le fromage, mais les doutes sont encore bien permis.

Nos relations avec l'Angleterre sont profondément changées depuis quelques années, et les rôles des uns et des autres sont mêmes intervertis. Il est rare que les amoureux soient au même diapason de sentiment. C'est un peu le cas des deux pays. La Grande-Bretagne nous aime plus aujourd'hui qu'il y a dix ans, et nous, d'autre part, nous paraissions l'aimer moins. Nous ne voulons plus que d'une union de raison. Comment ce changement de rôle s'est-il opéré ? Depuis dix ans le Canada a pris une place colossale dans le monde des affaires, et la colonisation prochaine du Nord-Ouest donne des perspectives de débouchés sans bornes aux marchandises anglaises. De là ce regain d'amour pour nous au-delà des mers. Nous, Canadiens, non contents d'avoir ces vastes débouchés ouverts aux manufactures indigènes, nous voudrions nouer des relations commerciales avec les marchés du monde entier. Notre position de colonie nous coupe les ailes, et comme l'Angleterre nous aide peu de ce côté, de là refroidissement de notre affection. Que l'Angleterre renouvelle les généreux procédés qu'elle a eus pour nous lors de la négociation du traité de réciprocité, et elle verra les sentiments de loyauté et d'attachement reprendre de la vigueur.

Nous ne désirons pas la rupture du lien colonial. Oh non ! rien ne presse encore : nous sommes encore un des peuples les plus heureux du monde. Nous croyons à la sagesse de cette maxime : *Let well alone*. Nous ne voulons que des changements impérieusement nécessaires, et nous nous défions de l'inconnu qui cache tant de choses. Mais nous tenons à faire remarquer que la loi qui paraît dominer les deux pays en matière de relations coloniales : c'est l'intérêt. L'Angleterre ne saurait nous en vouloir de nous laisser inspirer par ce motif très peu héroïque. Ne nous a-t-elle pas prêché d'exemple ?

A. D. DECELLES.

L'ASSASSINAT DANS LE ROMAN

La librairie et l'imprimerie, dont les bienfaits ont été chantés sur les tons les plus homériques, ont eu aussi leurs funestes résultats. En toute chose, il y a un envers.

Les romanciers à sensation spéculent depuis longtemps sur les plus regrettables instincts de l'humanité. La passion du merveilleux, l'attrait de l'inconnu, la nostalgie du danger sont innés dans la nature humaine.

En lisant l'histoire la plus ridiculement naïve, pourvu qu'il y ait quelques situations un peu tendues, pourvu que le héros, qui est le plus souvent un atroce gredin, risque tant soit peu sa vie, on le regarde avec une nuance d'intérêt, qui ne demande qu'à s'accroître à mesure que se déroulent les événements et qu'on tourne les pages.

De tout cela il resté des impressions souvent profondes, toujours dangereuses. Jack Sheppard a fait école ; on s'est pris d'enthousiasme pour ses prouesses, on s'est apitoyé sur ses malheurs, sa mort a fait verser des larmes, et sa légende a créé une foule d'imitateurs.

Aux Etats-Unis, combien de jeunes gens, d'enfants, ont rêvé de se faire pirates ou chasseurs de chevelures, pour avoir lu les ouvrages de Fenimore Cooper ou du capitaine Maryatt ? Et quelques-uns ont réussi.

On s'est étonné parfois de ces endémies de crimes qui frappent une contrée ou un pays. On en trouverait probablement la cause dans le dernier livre à succès. Quand les imaginations de toute une classe de lecteurs se sont arrêtées, à un moment donné, sur un même fait, sur une même création, il est naturel et logique que certaines imaginations, moins bien équilibrées, se lancent dans des excès d'imitation, sans souci



MORITUR IN DEO, Tableau de M. Bruno Piglhein

LES ROMANS

Si j'avais à définir ce que c'est qu'un roman, je dirais que c'est généralement un ouvrage destiné à faire perdre le temps. C'est ce que l'on peut en dire de moins mal. Que si quelqu'un me demandait de compléter cette définition, j'ajouterais que malheureusement les romans ne font pas seulement perdre un temps précieux, mais que très souvent ils souillent l'esprit et gâtent le cœur des personnes friandes de leur lecture.

Il s'est élevé dans la presse française une discussion qui vient parfaitement à l'appui de cette définition. Une partie des écrivains français, révoltés des audaces de la nouvelle école littéraire, qui réclame Flaubert et Zola pour chefs, courent sus à la littérature naturaliste. Ils mettent au banc de l'opinion Zola et ses disciples, reprochant, à bon droit, aux romans du type de l'Assommoir et de Nana de suinter le vice et l'immoralité. Tout cela n'est qu'une horrible spéculation sur le goût dépravé d'un certain public. Les naturalistes ne sont que des industriels qui battent monnaie sur le vice. A cela M. Zola riposte que les romans naturalistes sont moins dangereux que les autres. Ils sont dépouillés de toute cette vaine sensibilité répandue comme un souffle malsain sur la littérature moderne. L'école naturaliste peint ce qu'elle voit et inspire par la vérité de ses peintures l'horreur du vice. "La leçon est dans l'exactitude du document." M. Zola attaque ensuite les ouvrages de ses adversaires. Cela vaut la peine d'être cité. On verra ce qu'un homme qui s'y connaît pense des moins mauvais romans de notre époque :

"Voyons maintenant de plus près cette spéculation sur la vertu, dont on abuse dans notre littérature.

"Elle est basée sur le personnage sympathique. On vous dira qu'il n'y a pas de livre, surtout pas de pièce possible sans personnages sympathiques. Le personnage sympathique représente l'idée que l'hypocrisie d'un public, plus ou moins consciente, se fait de la créature humaine. Ainsi, une jeune fille sympathique est une essence de pudeur et de beauté. Voyez les héroïnes de nos drames et de nos romans : il n'en est pas une de vivante parmi elles, j'entends qui se conduisent raisonnablement, en bonne et simple créature. Ce ne sont qu'abnégations sublimes, qu'ignorances ridicules, que bêtises emphatiques et volontaires.

"Et il en est ainsi de tous les autres personnages. Le fils aura de l'honneur pour le père, si celui-ci s'est permis quelques peccadilles, non pas un honneur sensé et logique, mais un de ces honneurs de théâtre qui raffine pour la galerie. Le père sera noble et superbe, une abstraction de toutes les vertus. L'amante apportera la pureté la plus impeccable, jointe à la passion la plus tendre ; tandis que l'amant, dégagé des bas soucis de ce monde, crachera sur l'argent, luttera de beaux sentiments, vivra dans cet héroïsme romantique qui est la négation de la vie. Telles sont les poupées fabriquées pour l'amusement de âmes sensibles, et avec lesquelles il est permis au premier venu d'obtenir un succès.

"Que de spéculations, si nous passions en revue les œuvres bâclées avec ces personnages sympathiques ! Voici le tas énorme des romans prétendus honnêtes, tirades sentimentales, plaidoyers sociaux, peintures du beau monde, quintessence de la mode et du bon ton, raffinement sur la religion aimable, mœurs étrangères où passent des Italiennes couleur clair de lune et des Russes blanches comme neige, toutes les niaiseries des têtes vides, tous les mensonges dont se bercent les carreaux oisifs et détraqués, toutes les débauches tolérées de l'imagination !

"Mais où la spéculation devient brutale et irritante, selon moi, c'est au théâtre. On trafique là sur les bons sentiments du public avec un aplomb impudent. Un drame est médiocre, les spectateurs bâillent, et la pièce va tomber. Seulement, l'auteur, qui est un malin, a semé habilement son œuvre de tirades vertueuses ; à toutes les scènes, reviennent des déclamations sur l'honneur, sur la vertu, et chaque déclamation est forcément accueillie par des tonnerres de bravos. L'enthousiasme ne connaît plus de bornes, lorsque la tirade est patriotique ; alors, la salle trépigne, l'auteur est déclaré non-seulement un grand homme, mais encore un honnête homme.

"Depuis nos désastres de 1870, que nous en avons vu, de ces drames sans talent, obtenir un semblant de succès, en spéculant sur le chauvinisme des foules ! C'est une honte littéraire, c'est manquer de la simple probité, que de duper ainsi le monde, en plantant au bout de chaque hémi-tiche des drapeaux tricolores. Les auteurs de ces œuvres bâtarde hurlent : "Vive la France !" aux oreilles des spectateurs et profitent de la secousse nerveuse pour leur voler des applaudissements, comme un voleur bouscule un passant sur un trottoir, afin de lui enlever sa montre.

"Examinons à présent la morale de ces mensonges. On dira : "Oui, il existe une spéculation sur la vertu, comme il y en a une sur le vice. Seulement, les gens qui battent monnaie publiquement avec le bien, font, en somme, une besogne louable, puisqu'ils ne donnent que de bonnes leçons !"

"C'est ce que je nie absolument. Le mensonge, si noble qu'il soit, a toujours des conséquences désastreuses. Si l'on pouvait ouvrir le crâne d'un homme nourri de ces romans et de ces drames menteurs, où ne retentissent que des mots sonores, et qui sont le contraire de notre existence quotidienne, on en constaterait le vide, le vague et l'obscur. De pareilles lectures et de pareils spectacles ne peuvent qu'encourager les débauches solitaires, les compromis et les détours du cœur. George Sand a créé toute une génération de rêveuses et de raisonneuses insupportables. Chez une femme qui prend un amant, il y a toujours au fond la lecture d'un roman idéaliste, que ce soit *Indiana* ou le *Roman d'un jeune homme pauvre*.

"Rien ne trouble comme ces pages qui emportent le lecteur dans le rêve des grandes passions, et où, quelque soit le dénouement, la faute devient le seul bonheur qu'on puisse goûter sur terre, grâce au tableau mensonger et séduisant que l'auteur fait de l'amour. Ce ne sont que tourelles éclairées par la lune, que promenades sous les allées au chant du rossignol, que longs serments et que baisers assurant une éternité de jouissance. Les personnages ne mangent pas, ne vieillissent pas, n'ont aucune des infirmités de la nature ; ce qui change ces livres, avec leur morale relâchée, leurs tolérances poétiques, en une terre supérieure qui dégoûte de la nôtre et fait prendre en mépris nos réalités, le ménage, le train-train quotidien, les nécessités du corps, tout ce qui nous attache au sol. Le détraquement cérébral et la perversité sensuelle sont au bout."

Il y a beaucoup de vrai à travers ces exagérations du farouche naturaliste. Nos lecteurs sauront faire la part de ces dernières. Puisque nous sommes sur ce sujet, nous ne pouvons résister au plaisir de citer une page tombée de la plume d'un homme d'infiniment d'esprit, M. Doudan, écrivain peu connu ici, mais qui mériterait de l'être. Une jeune fille l'ayant consulté sur ce qu'elle devait lire, en reçut la charmante lettre qui suit :

"A Mademoiselle Paule de Ste A.

"Vous me demandez, s'il n'y aurait pas quelque chose de plus amusant que l'histoire ? Je crois bien que oui, mais il faut s'entendre. Pour l'imagination, sans doute, prise à elle toute seule. Elle trouve et elle a raison, que tout n'est pas bien dans ce monde-ci. Les caractères n'ont jamais la perfection qu'on y voudrait. Les événements ne marchent pas assez vite. Ils se traînent par mille détours avant d'arriver au dénouement. Napoléon n'est pas le conquérant comme on voudrait se le représenter : il serait peut-être possible d'ajouter quelque chose aux perfections de la petite Paule. C'est que vous et Napoléon vous êtes de l'histoire, de la *réalité* comme nous disons ; alors l'imagination refait tout cela ; elle corrige ; elle fait Paule plus exacte à écrire par exemple ; Napoléon ne fait pas fusiller le duc d'Enghien ; alors c'est du roman. Tout s'agrandit, tout s'embellit s'il est possible. Pardon. Savez-vous l'inconvénient ? C'est qu'à force d'embellir, d'agrandir, on fait des êtres qui ne tiendraient pas sur leurs pieds si vous essayiez de les faire marcher ; charmants mais non vivants. Des façons de dieux et de déesses impossibles. Le bon sens finit par prendre ces êtres à en mépris. Les romans sont comme cette dame qui n'ayant pas le teint très beau, s'était mis bien adroitement du blanc sur le visage, puis, vers le front, elle s'était dessiné de petites veines bleues, légères, délicates, les plus jolies du monde. Mais voici qu'un peintre la regardant lui dit : "Mais, madame, vous avez là une veine impossible." C'est qu'en effet pour être plus belle elle s'était arrangée autrement que la nature ne l'a voulu. Les romans ont ces veines impossibles et comme nous avons avant tout besoin de vérité et que la première chose que nous demandons quand on nous raconte un événement intéressant c'est toujours : Est-ce vrai ? Dès lors il suffit que le bon sens soit développé pour s'ennuyer de ce qui manque de vérité. Ce qui fait que les romans nous amusent encore, c'est que vous ne savez pas bien encore tout ce qui est impossible. Autrefois, le Petit Poucet vous amusait parce que vous n'étiez bien sûre qu'il n'y eût pas des bottes de sept lieues et des ogres. Il en est ainsi du reste en grandissant."

On ne saurait mieux tracer la différence qui sépare les romans de l'histoire, ni mieux montrer l'inutilité des premiers. M. Doudan ajoute qu'il faut s'en tenir à l'histoire, parce que si la perfection y manque, la vérité y est. Il faut réserver les idées de perfection pour la religion, parce que la religion nous prédit un avenir que le bon sens ne peut repousser et qui n'est contredit par rien de ce que nous voyons, de ce que nous savons.

XIX.

Le jour où les lumières, et la morale avec elles, pénétreront dans toutes les classes de la société, les âmes faibles auront du courage par prudence, les ambitieux des mœurs par intérêt, les puissants de la modération par prévoyance, les riches de la bienfaisance par calcul, et l'instruction diminuera les maux de l'espèce humaine.

MIRABEAU.

NOTES ET IMPRESSIONS

Je voudrais qu'une jeune fille n'eût jamais besoin des mains d'autrui pour se vêtir. FÉNÉLON.

On exige aujourd'hui de l'espèce humaine, et en particulier des femmes, plus qu'à aucune autre époque, et cette exigence est déjà un hommage pour le temps où nous vivons. CH. DE RÉMUSAT.

Il est aussi difficile de fixer des idées nettes dans une âme agitée par la peur que de bien écrire sur un papier qui tremble. LOCKE.

Le journalisme est une institution démocratique par excellence. LOUIS VEUILLOT.

Heureux les peuples qui n'ont pas d'histoire... et les démocraties qui n'ont pas de grands hommes. G.-M. VALTOUR.

Le cœur de l'homme est tour à tour un sanctuaire et un cloaque. DIDEROT.

Causer avec un petit esprit semble aussi difficile que de voyager à pied avec un cul-de-jatte. Mlle DE SOMMERY.

Il y a si longtemps qu'on désespère qu'il doit nous rester de l'espérance. SAINTE-BEUVE.

Septembre a ramené avec lui les huitres chères aux gourmets. A ce sujet, on nous rappelle les vers peu aimables pour les hommes graves, écrits il y a longtemps par l'académicien Arnaud, en l'honneur de ces excellents coquillages :

Avec des huitres,
On est mieux qu'avec des savants
Sans doute on lit moins de chapitres
Mais on ne perd jamais son temps
Avec des huitres ! (bis.)

Cela se chantait sur l'air : *Bouton de rose* et avait un grand succès—autrefois !

Le système de fromageries fait de grands progrès parmi les Canadiens-Français. Il y en a seize dans un rayon de dix milles autour de Saint-Hyacinthe, dont l'établissement ne date que de cinq ou six ans. Elles fabriquent chacune en moyenne environ 150 fromages de 60 livres par mois. Elles sont en opération cinq ou six mois de l'année, et, quoique sous la direction de spécialistes parlant l'anglais, les fournisseurs en sont presque tous Canadiens-Français. On est actuellement en train d'en établir de nouvelles à l'Est de Québec, ce qui dénote un grand progrès.

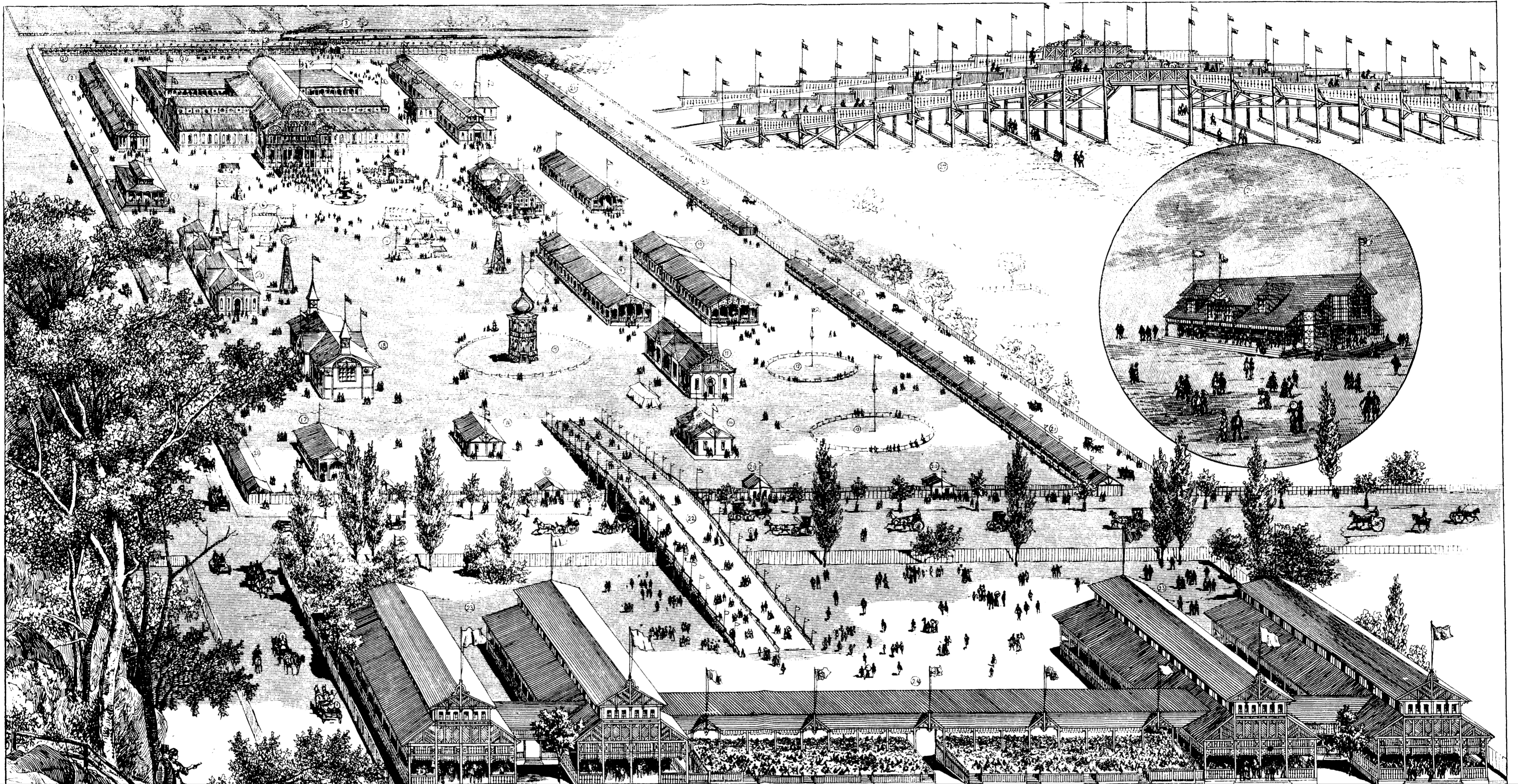
Le *Post* de Boston raconte le fait qu'on va lire et qui pourrait s'appeler le comble de la prudence et le comble de la délicatesse :

"Un citoyen de Deadwood rencontrant un individu et le voyant porter la main à la poche de côté de son pantalon, croit qu'il veut y prendre un revolver ; il ne fait ni un ni deux, il lui tire un coup de pistolet et l'étend mort à ses pieds. Il s'aperçoit alors que cet homme se préparait à prendre une gourde pour le traiter et alors il regrette sa précipitation. Mais il se dit qu'il faut respecter la dernière volonté du défunt, et il prend un coup. On voit rarement un tel respect pour les dernières volontés des morts."

Nous avons eu le plaisir, dit le *Courrier du Canada*, de voir la statuette de Notre-Dame de France envoyée en cadeau au Cercle Catholique de Québec, par le Cercle du Luxembourg de Paris. C'est un bronze magnifique de 15 pouces de hauteur, représentant la Madone dans toute sa divine majesté et l'enfant Jésus assis dans les bras de sa mère. Sur les quatre côtés de la base on y lit les premiers mots des antennes à la sainte Vierge : *Salve Regina, Ave Regina colorum, Regina cœli lectura et Alma Redemptoris Mater*. La statue repose sur un arbre d'une grande richesse et d'un beau fini. Sur la partie antérieure de ce piédestal on voit gravée en lettres d'or l'inscription suivante : *Le Cercle Catholique de Québec, le Cercle de Paris*.

Ce petit chef d'œuvre d'art est la copie exacte de la grande statue de Notre-Dame de France, érigée au Puy, il y a un peu plus de 20 ans, avec les canons en bronze enlevés pendant le siège de Sébastopol.

Au Palais.
—Avocat, soyons bref, dit un président à un jeune basochien qui, depuis, a fait son chemin.
—Eh bien, ça ne va pas être long, monsieur le président : moi, raison ; lui, tort ; vous bon juge !





« On a souvent besoin d'un plus petit que soi. »

LA BOITE AUX LETTRES

